

La charge de la fougueuse ghanéenne,
Acte I d'un conte érotique ayant pour scène le Ghana



Les monts du Fazaou bordant la frontière du Togo baignaient dans une brume matinale. Le paysage magnifique de la forêt de la région de Palimé, nous faisait oublier pour un moment, qu'il nous fallait rallier le Ghana, ses embûches et ses situations arbitraires.

Traverser le Ghana n'était pas de tout repos, nous l'avions déjà fait. Nous passions finalement la frontière caractérisée par sa bureaucratie kafkaïenne en route vers Kumasi et la Côte d'Ivoire que nous espérions rallier le soir même comme si nous allions entrer chez nous. Nous craignions les dangereux traquenards qui avaient accompagné notre descente vers la côte d'Or il y a quelques mois. Mais la route était bonne, ce qui n'était pas coutume.

Nous roulions à vitesse moyenne, en admirant le paysage et en essayant de nous familiariser à nouveau à la conduite à gauche. On se remémorait avec joie les faits significatifs de ce court voyage dans les pays du Sahel, partis d'Abidjan il y a un mois déjà.



Au loin, nous apercevions un attroupement sur le côté gauche de la route. Nous approchions lentement de ce qui nous semblait être des travailleurs routiers. Nous distinguions maintenant nettement quelques gendarmes armés entourant une mer de corps noirs à moitié nus, occupés à nettoyer l'emprise routière des herbes folles, du moins c'est ce qu'il nous sembla. La majorité des travailleurs étaient plutôt oisifs, sinon au repos. Ils manipulaient de longues et inquiétantes machettes.

A notre approche, nous sentions une sorte d'effervescence. Certains hommes s'étaient aventurés sur la chaussée et paraissaient vouloir nous interdire le passage. D'autres s'agitaient, brandissant leurs machettes ou attiraient l'attention des militaires sur notre présence. Nous avons été habitués à de telles situations lors de nos séjours précédents. A tous les villages, des barrages improvisés stoppaient les véhicules et vous laissaient le passage moyennant un léger bakchich. Ces méthodes de contrôle de déplacements des populations héritées de la sinistre Union Soviétique où avaient étudié les leaders gauchisants d'Afrique, avaient été, semble-t-il transformées par les populations créatives d'Afrique en d'utiles postes de taxation. Rien cependant, n'indiquait que ces points de contrôle étaient officiels.



L'attitude était devenue hostile au moment où nous nous engageons à la hauteur de ce qui nous semblait être des bagnards occupés à des travaux communautaires. Je devais ralentir pour éviter de renverser l'un des hommes. Je les voyais maintenant s'agglutiner, menaçants autour du camion campeur. L'un des soldats pointait son fusil dans notre direction et nous intimait l'ordre de stopper.

Ma compagne avait peur. Je faisais mine de ralentir près du gardien à l'air menaçant. Ma compagne prise de panique me suppliait de continuer à rouler. J'avais peur également et j'essayais malgré tout de réfléchir à la meilleure attitude à prendre face à une telle situation.



Je ralentissais au niveau du gardien à l'air toujours menaçant, je n'avais pas encore décidé de m'arrêter mais j'avais la certitude qu'il me fallait simuler un geste d'acquiescement à leurs désirs. La panique ne me paraissait pas la meilleure conseillère et il est connu qu'en Afrique, la palabre s'avérait généralement le meilleur outil pour se sortir d'une situation critique. Je savais surtout qu'un africain armé pouvait facilement perdre sa capacité au raisonnement logique.

J'immobilisai le véhicule malgré la panique de ma compagne et mes craintes camouflées. L'attroupement se faisait maintenant plus menaçant.

Je descendis lentement la vitre de l'auto, j'avais décidé de parlementer.

Ils étaient plus d'une douzaine et quelques gendarmes armés de fusils mitrailleurs. Ils s'étaient tous arrêtés de travailler et marchaient pour la plupart dans notre direction. Ils avaient un air patibulaire, le torse nu, le boubou enroulé aux hanches, certains faisaient virevolter leurs machettes au-dessus de leurs têtes. J'étais maintenant résigné et je demandai tant bien que mal la raison de mon arraisonement.

L'un des bagnards me lança menaçant:

- *"you help, you help clean road, you work for country, for our beloved president, you help."*

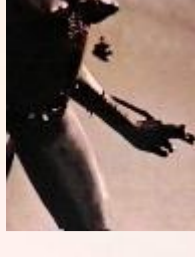
D'instinct j'avais compris que j'avais le choix des armes et qu'il me fallait me rendre à leurs désirs, et malgré toute l'absurdité du geste, j'ouvris ma portière, ma compagne me suppliait de rester. Il était trop tard pour changer d'idée, je me dirigeai vers l'un des groupes et demandai une machette:

- *"give me a machette, I volunteer myself to help clean the road for the good of the country."*

Mon geste avait produit un certain effet sur le groupe. Les visages se transformèrent. Il y eut des éclats de rire satisfaits. J'avais semble-t-il gagné la partie. Je n'étais plus cet obscur visiteur venu d'ailleurs, un autre de ces blancs distants ou de ces arrogants fonctionnaires africains qui passent en trombe barricadés derrière les vitres enfumées de leurs Mercedes noires, je m'étais arrêté et j'offrais ma modeste contribution à l'édification de cette merveilleuse et admirable république socialiste du Ghana dirigée par son président magnanime. L'un des bagnards s'approcha et souriant, manipula sa machette sous mon nez. Je sentais dans ce geste plus de dérision que de menace, il lança la machette au loin et je compris à ses signes qu'il me disait d'aller la chercher. Les éclats de rire accompagnèrent son geste. J'eus l'impression d'avoir créé une pause, une récréation, les gardiens étaient plus relaxés et n'intervenaient que pour éviter les débordements d'enthousiasme à mon égard. Ils repoussaient avec vigueur les hommes trop entreprenants.



La charge de la fougueuse ghanéenne,
Acte II d'un conte érotique ayant pour scène le Ghana



Je fis quelques pas en direction de la machette qui s'était immobilisée sur l'emprise de la route le long d'un remblai en pente raide. Je me penchais pour la prendre. Au moment où j'allais la cueillir, je sentis comme un soufflet le long de mon visage, la lame d'une machette venait de se planter au sol au bout de mes doigts. Une sensation étrange m'envahit je craignais y avoir laissé quelques doigts, seule une portion de l'ongle de mon index s'était détachée, je restai figé sur place, il n'y avait même pas de sang.



Au bout de mon regard et à peu de distance, il y avait deux jambes fines, d'un noir cuivré, largement écartelées et fermement plantées au sol, je pouvais voir les bracelets de perles multicolores qui ornaient les mollets, des pieds minuscules dont on apercevait le contour blanc de la plante des pieds qui tranchait avec le noir de la peau. Je compris qu'au bout de ces troncs



minuscules il y avait un acteur anachronique.

Je levai les yeux et je découvris avec une lenteur toute calculée, tous les détails charnels qui s'accrochaient à ces jambes rigides, le corps grossièrement sculpté d'une jeune fille.



Elle était nue à l'exception du pagne enroulé lâchement autour de sa taille et qui laissait voir les scarifications proéminentes qui décoraient le voisinage de son plexus solaire. Ses seins me



sautaient au visage, comme des pics arrogants, ils s'écartaient de part et d'autre du thorax en de majestueux monticules outrageusement pointus, ils ne portaient pas



encore les traces des érosions irréversibles du temps. C'était encore une fillette.



J'apercevais son visage, rayé de dessins linéaires au kaolin comme un masque dissimulé entre ses seins écartelés, sa bouche, démesurément élargie par un sourire moqueur qui laissait voir des crocs d'une étonnante blancheur. Puis les globes de ses yeux, immensément blancs qui semblaient sortir de leur orbite, tout cela sur fond de scène d'un noir étonnant, rendaient les autres détails de son corps presque imperceptibles. Elle n'avait pas de cheveux, ou si, des petits monticules frisottés, noirs et grasseyés qui semblaient faire partie intégrante de son crâne, agrémentés de cauris et de perles multicolores.

Elle ne fit aucun geste pour ramasser la machette. Ses bras s'écartaient au-delà de ses hanches. Arquant ses jambes dans une pose de provocation, elle riait et attendait, une riposte sans doute. J'entendais au loin les rires approbateurs de ses compagnons de peine. Elle était prête au combat comme une tigresse sure d'elle. Elle était la seule femelle du groupe.

Puis sans avertissement, comme si elle m'avait juste donné le temps qu'il fallait pour la jauger, elle se jeta sur moi accompagnant son élan d'un inquiétant rugissement semblable à celui d'un animal sauvage. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, ses seins s'enfoncèrent dans ma chair à-travers l'échancrure de ma chemise. Le choc fut soudain. Je basculai à la renverse en direction du contrebas de la route. Elle s'était accrochée à moi comme un lutteur, ses bras et ses jambes s'étaient enroulées autour de mon corps et nous formions désormais qu'une seule entité. Nous roulions dans le ravin ainsi imbriqués l'un dans l'autre. Les détails du sol s'incrustaient dans mon dos je le sentais. J'avais enroulé mes bras autour de son corps comme pour mieux absorber les anfractuosités du sol, mes doigts s'incrustaient dans sa chair qui avait la consistance du cuir.

Je sentais son haleine sur mon visage, les spasmes de sa poitrine qui martelaient déjà mon thorax, ses chairs rigides, odorantes, qui râtaient mes chairs, je sentis son corps en délire, en transes primitives, alimenté par le désir, la concupiscence, une énergie sexuelle débridée.

Elle se plaquait sur moi comme une bête fauve. Elle se tortillait et je sentais la pointe de ses seins s'enfoncer plus profondément dans ma chair sensible, ses scarifications abdominales labourer le bas de mon ventre et agacer mes organes sexuels au passage, les amulettes hétéroclites qui pendaient à son cou s'incrustaient dans ma peau, je sentis s'éveiller en moi, une incontrôlable métamorphose érotique.

Et nous roulions ainsi, sans contrainte, balayant les futaies au passage, déplaçant les pierres, les déchets épars, ralentissant, accélérant au gré des profils de la pente, perdant momentanément la lumière du soleil, la retrouvant scintillante, puis la perdant à nouveau, inlassablement lancés dans une chute endiablée qui n'avait plus de fin et qui nous soudait l'un à l'autre dans une étreinte animale, rituelle, presque fatale.

Elle s'attaquait de sa langue, de ses dents à mes organes faciaux, ma langue, mes narines, elle les mordait, je me sentais dévoré par une bête gourmande, affamée, j'en ressentis d'ailleurs un certain plaisir masochiste. Puis je sentis qu'elle manipulait mon phallus de ses doigts nerveux, l'activant d'un mouvement saccadé, accéléré, sans vergogne, accompagnant les roulis de notre chute. Ses gestes étaient impatients mais empreints d'une sorte de magie sexuelle, elle forçait délibérément le réveil de mes sens qui ne tardèrent pas à répondre à ses attentes.

